

CES FILLES D'ÈVE



I

UN GASCON

Puisqu'il est entendu que tous les Méridionaux s'appellent au moins Marius, j'appellerai le mien de ce doux et illustre nom. Quant à être du Midi, celui-là, il en était à en revendre ! Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, il l'exagérait dans des proportions tellement notables qu'on aurait volontiers cru à une plaisanterie de goût douteux d'ailleurs s'il n'avait été d'une sincérité éclatante. Il avait quelque chose comme une double vue produite par ce coup de soleil que reçoit en naissant tout naturel du royaume de Mistral.

Ainsi, si l'on disait devant lui qu'on avait mangé du gras-double à déjeuner, tout de suite il renchérisait. Il avait fait bien mieux : il avait mangé du gras-triple ! Parlait-on d'une voiture à traction mécanique ou simplement animale : il avait vu plus fort. Et il nous citait un phénomène encore inconnu, la voiture à traction végétale. Un jour qu'on le complimentait sur sa corpulence, qui était énorme, d'ailleurs, il eut l'audace de nous raconter l'affreux mensonge suivant :

— « Moi, ce n'est rien, nous dit-il. Il fallait voir mon père. Il était tellement grand qu'on n'a jamais pu le photographier, que par fragments : il ne pouvait pas entrer tout entier dans l'objectif. »

Comme au fond c'était un excellent garçon, nous lui faisions une guerre acharnée, dans l'espoir de le corriger de ce défaut qui prêtait parfois à rire. Mais allez donc faire entendre raison à un gaillard de cette trempe ! Il prétendait qu'il ne faisait que voir large et que c'était nous qui exagérons en ramenant les choses à de trop petites proportions.

Et il continuait de plus belle.

Il nous soutenait qu'étant allé une fois au théâtre, la jumelle dont il se servait rapprochait tellement les objets, qu'il s'était heurté le front au balcon de la galerie d'en face en voulant lorgner une jolie femme. Une autre fois il prétendait qu'étant sorti de chez lui en retard pour aller à un rendez-vous, il y était arrivé avec une avance de cinq minutes, tellement il avait marché vite. C'est ce qui s'appelle rattraper le temps perdu. Enfin je l'ai entendu de mes propres ouïes, soutenir l'in vraisemblable aventure suivante :

Il avait eu, jadis, un chien qu'il aimait beaucoup, et qu'il avait perdu depuis. Son affection pour cet animal domestique était telle qu'il avait fait faire son portrait par un peintre de ses amis. Or, le portrait était tellement vivant qu'il aboyait chaque fois qu'il entendait un bruit insolite.

— Voyons, mon ami, lui dis-je à la suite de cette dernière gasconnade, tu ne te rends pas compte que tu tiens des propos ridicules. Ça a beau t'être égal, c'est gênant pour ceux qui sont avec toi. »

Il daigna en convenir :

— Oni, me répondit-il ; j'ai beau faire, je ne peux pas me débarrasser de cette sacrée habitude. Aussi, si tu veux m'être agréable, tu m'avertiras chaque fois que j'exagérerai. Si nous sommes devant des étrangers, tu n'auras tout simplement qu'à me tirer par le pan de ma jaquette. »

J'acceptai, mission d'autant plus ingrate que je n'étais pas payé pour remplir ces fonctions. Mais que voulez-vous ! Je suis d'une nature si désintéressée ! La première fois que Marius me donna l'occasion de m'acquitter de ma corvée volontaire, nous étions dans le monde. Il venait de louer un superbe appartement et il répondait à une charmante dame qui lui demandait des renseignements sur sa nouvelle installation :

— « Votre salon est-il grand ? » minaudait l'aimable personne.

Marius, désireux d'éblouir sans toutefois exagérer par trop, hésita un moment :

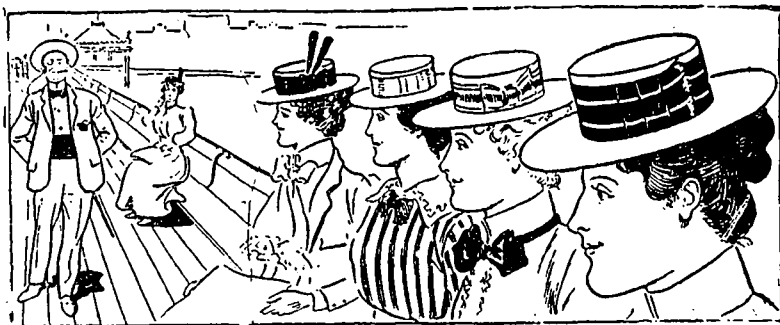
— « S'il est grand !... » balbutia-t-il. Puis, avec un aplomb imperturbable il ajouta :

— « Il a au moins mille mètres de long ! »

La dame eut un sourire que je qualifierais d'ironique si vous ne vous étiez déjà douté qu'il devait être tel.

— « Et comme largeur ? » insinua-t-elle.

Marius se sentit décontenancé ; d'autant plus décontenancé qu'un vigoureux tiraillement de son smoking lui avait fait comprendre qu'il venait de commettre la gaffe intense.



II

Alors, éperdu, il voulut se rattraper en ramenant la superficie à de plus justes proportions.

— « Comme largeur ? » bégaya-t-il dans son trouble... Oh ! trois pieds à peine !

Du coup je fus dégoûté. Je lâchai incontinent mon rôle glorieux de pourvoyeur modérateur. Cet homme était décidément trop bête. Je renonçai à le voir.

Nous passâmes bien des années sans nous rencontrer. Le hasard, qui vient toujours à point dans les histoires les plus sangrennes — témoin celle que j'ai l'honneur de vous raconter — nous mit un jour en présence l'un de l'autre.

Marius était voûté, cassé, maigri ; sa barbe et ses cheveux avaient blanchi. Lui que j'avais connu si jeune, si ingambe, donnait à présent l'exemple de la plus lamentable décrépitude.

— « Comment te voilà fait, ne pus-je m'empêcher de m'écrier en le voyant dans cet état. Que t'est-il donc arrivé ? »

— « Mon cher, me répondit-il d'un ton mystérieux, tel que tu me vois j'ai cinquante-cinq ans. »

— « Allons donc ! Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus et tu avais alors quarante ans. »

— « C'est vrai, objecta Marius, mais il faut que tu saches, j'ai été gravement malade, alité, et quand je me suis relevé, tu ne me croiras pas ? Et bien, j'avais vieilli de dix ans ! »

Et il ajouta en toussottant :

— « Aussi je pars pour le Midi... »

Il me donna son adresse et je lui écrivis plusieurs fois. Mes lettres me retournèrent avec la mention : *Inconnu*. A la fin je me lassai et ne m'occupai plus de lui.

J'avais oublié de vous dire que Marius était, de sa profession, fabricant de boussole. Ça peut vous paraître drôle, mais il n'y a pas de sot métier, surtout si l'on réfléchit que les boussoles ne se fabriquent pas toutes seules ; puis cette parenthèse servira à expliquer la suite. Je désespérais de jamais revoir mon Marius, quand un autre hasard, aussi intelligent que celui mentionné plus haut, le remit une seconde fois sur mes pas.

— Je reviens de passer quelque temps en Norvège, me déclara-t-il sans préambule ; c'était pour ma santé.

— Comment ! dis-je, tu souffrais de la poitrine, et c'est en Norvège que tu vas te soigner ? C'est, sans doute, à cause des sapins ?

— Mieux que cela, dit-il. Tu sais que, de mon métier, je suis obligé de travailler dans l'aimant ; or il arrive à ceux qui travaillent ce métal la même chose qu'aux mineurs. A force d'en respirer des parcelles infiniment petites, on finit par en avoir l'organisme saturé. Et comme tu connais la propriété de l'aimant de se tourner toujours vers le nord...

— Eh bien ? fis-je anxieux.

— Eh bien ! mon cher, le jour où j'ai voulu partir dans le Midi, je me

disposais à me diriger vers la gare d'Orléans. Mais la force de l'aimant que j'avais absorbé était telle, qu'elle m'a poussé malgré moi vers la gare du Nord !

Je n'eus pas le courage d'insister. J'ai compris ce jour-là, qu'en fait de boussole, la sienne avait reçu une sérieuse atteinte.

LORD CHEMINOT.

UNE COMPENSATION

La voisine. — N'est-ce pas terrible pour vous de penser qu'votre mari est si loin, au milieu des glaces, à la recherche du pôle nord !

L'autre. — C'est vrai ; mais, d'un autre côté, quand je m'éveille la nuit, j'ai au moins la consolation de savoir qu'il n'est pas au club.

DIFFÉRENCE

Toto. — Quelle différence y a-t-il entre habitudes et vices ?

Le père. — Les habitudes sont nos petites manies et les vices sont celles des autres.

AU CLUB

Bob. — Ta femme sait-elle plusieurs langues ?

Tom. — Rien qu'une, mais elle en tire le meilleur parti.



III